

Au « Bel Hair »

Dans les années 50, aucun briochin du quartier Saint Michel n'ignorait où se trouvait le salon de coiffure de Monsieur François. Certes il s'agissait d'un salon de coiffure pour dame mais les messieurs, les époux, savaient que femmes et épouses y allaient autant pour son coup de ciseau (il avait dans sa jeunesse œuvré dans les meilleurs salons parisiens) que pour sa conversation et ses bons conseils. Il avait l'art de vous accueillir avec ce mélange de retenue et de délicatesse où ses clientes aimaient avoir les dernières traces du savoir vivre à la française.

Sa boutique, minuscule, occupait le fond de l'impasse de la rue Renan. L'on aurait dit que les dimensions de l'endroit avaient été choisies pour ne recevoir qu'une seule cliente à la fois. Monsieur François aimait la discrétion et préserver les confidences des oreilles indiscrettes faisaient parti de son code de l'honneur personnel. Aussi, pousser la porte du « Bel Hair » (c'était le nom du salon), en faire retentir le carillon, équivalait, représentait pour chacune de ses clientes une visite chez quelque thérapeute spécialisé, disposé, attendre une oreille attentive et bienveillante, aussi bien aux malheurs du quotidien qu'aux peines les plus douloureuses. Toute nouvelle cliente qui pour la première fois avait le plaisir et l'honneur (l'on ne devenait l'une de ses privilégiés qu'à condition d'avoir été recommandée par une habituée), d'être accueillie par Monsieur François découvrait un homme, certes de petite taille, mince mais vigoureux, toujours impeccable, une moustache fine au dessus de ses lèvres coiffant un sourire qui d'emblée vous prouvait que vous étiez à la bonne adresse. En un tour de main il vous débarrassait de votre sac à main, de votre manteau, vous installait dans l'unique fauteuil capitonné d'un cuir toujours luisant ; par on ne sait quel miracle jamais un seul cheveu abandonné là, sur la tablette où étaient soigneusement déposées peignes et ciseaux, n'aurait pu vous laisser croire que quelques instants auparavant il avait coiffé une autre privilégiée. Un café, un thé, était proposé ce qui constituait le signal pour engager la conversation. Rien n'était futile ou banal même pour les choses les plus menues : en même temps que, délicatement, il vous coiffait, en roulant les cheveux dans une armée de bigoudis, allégeant la masse trop compacte des cheveux emmêlés, effaçait comme par magie l'invasion plus ou moins naissante des premiers cheveux blancs, il tendait une oreille attentive aux soucis causés par le petit dernier, à l'ingrate belle-mère vue lors des déjeuners dominicaux, aux sentiments plus secrets nés du regard d'un inconnu croisé lors d'une balade à la pointe du Roselier. Il écoutait plus qu'il ne parlait mais il connaissait l'art de parler au bon moment et d'accorder l'un de ses conseils dont vous vous remémoriez ensuite pendant longtemps. Un halo de mystère entourait Monsieur François, les maris jaloux et les femmes qui ne faisaient pas partie du petit cercle lui prêtaient des aventures multiples, le coiffeur profitant de l'état de faiblesse de ses clientes pour en faire ses proies ; ces mêmes personnes bienveillantes racontaient qu'il avait dû quitter Paris pour fuir la vengeance d'un prince russe dont Monsieur François s'était trop bien occupé ou alors c'était pour fuir un scandale dont même la presse s'était fait l'écho à l'époque : Monsieur François avait été polygame et avait entretenu trois épouses ! Evidemment il n'en était rien, lassé de la vie parisienne, il s'était mis à rêver d'exercer ses talents dans l'anonymat confortable d'une petite ville de province, dans d'autres contrées, sous les cieux, merveilleusement grisâtres et pluvieux des Côtes du Nord. Il ne fuyait donc rien ni personne, et un bon matin, il quitta le meublé de la rue Garencière dans le 6^{ème} arrondissement, il traversa Paris en direction de la gare Montparnasse, avec dans ses valises ses effets personnels, quelques livres fidèles et sa tousse de coiffeur pour s'installer à Saint Brieuc. Il y exerçait déjà depuis 7 ans lorsque, un matin d'hiver glacé qui l'avait obligé à allumer son petit poêle, une inconnue poussa la porte de son échoppe. Monsieur François comprit immédiatement que l'intruse venait sans rendez-vous, ce qui venait contredire complètement le bon usage qui réglementait son salon. Mais ce bon usage prévoyait aussi qu'enfreindre les règles n'empêchait pas la courtoisie. Il n'eut donc pas le cœur d'éconduire cette femme entre deux âges qui semblait avoir poussé la porte de son salon davantage par hasard voire par désespoir. Mais le rituel de monsieur François sembla l'apaiser et c'est de bonne grâce qu'elle accepta une tasse de Earl Grey. Informé

des attentes de sa cliente – la mise en bon ordre de quelques mèches rebelles et disgracieuses, quelques cheveux blancs naissants aussi disparus sous les ciseaux experts du coiffeur – la conversation ne commença que sur des propos vagues sur la morosité du temps qui déteignaient sur l'humeur des briochins. Mais, comme ses ciseaux virevoltaient autour de la tête de sa cliente, les questions de Monsieur François se firent progressivement plus précises, maîtrisant cet art si rare de ne jamais donner l'impression d'attendre une quelconque réponse.

Il n'eut pas à forcer son talent. L'inconnue avait visiblement besoin de se confier d'autant plus facilement qu'il s'agissait d'un inconnu et qu'elle était convaincue que, à l'instar d'un médecin ou d'un avocat, un coiffeur est tenu au secret professionnel.

Il comprit ainsi que sa cliente ne vivait à Saint Briec, sur ses hauteurs, dans le quartier tranquillement bourgeois du Tertre-Notre-Dame, que depuis quelques mois. « *Pour raisons professionnelles ?* », s'enquit-il, posant la question en passant, sans en avoir l'air, alors qu'il cherchait dans son tablier de coiffeur ce qu'il appelait ses « ciseaux de précision », qu'il réservait pour des cheveux que lui seul semblait déceler.

L'inconnue lâcha : « *Figurez-vous que je suis venue me perdre ici pour un homme...* » – *Il y a pire comme raison* », osa Monsieur François dans un demi-sourire, « *l'amour... – l'amour...* » le coupa l'inconnue, « *Oui, j'ai bien cru que c'était de l'amour...* » elle s'interrompit elle-même, surprise de se confier si facilement à un inconnu qui plus est un coiffeur ; celui-ci, sembla comprendre ses hésitations, et lui demanda pour ne pas laisser la conversation se perdre dans un silence gêné : « *Un homme marié ?* » – *Eh oui... un homme marié... belle situation, deux enfants, jamais évoqués évidemment avant qu'il ne me demande de devenir sa maîtresse "officielle", Monsieur me proposant de partager son existence entre moi et Madame... moi qui rêvais du Grand Amour me voilà dans une pièce de Feydeau.* »

Elle eut un petit rire sans joie ; pour masquer sa gêne, elle reprit la tasse de thé qui était déjà vide. Tout autre que Monsieur François eût changé le fil de la conversation ou aurait servi quelques banalités sur la cruauté des hommes et la naïveté des femmes. Il commença par remplir à nouveau sa tasse, geste qui indiquait à la fois que la conversation pouvait se prolonger, les confidences venir et que l'on avait le temps. Monsieur François avait ce don de faire ressentir à chaque cliente que, quelle que fût l'heure de la journée, aucune autre cliente n'attendait ensuite ; le temps était comme suspendu, Monsieur François répétant pour l'éternité les mêmes gestes précis et infaillibles, remplissant à l'envi la même tasse, inventant sans cesse de nouvelles questions menant à la révélation d'autres secrets. Ou, peut-être, plus simplement, les clientes trouvaient-elles là une attention toute masculine qui n'existait nulle part ailleurs en dehors du salon.

Alors qu'il s'appliquait à rectifier une dernière fois la coiffure de l'inconnue, en regardant davantage ses cheveux que son visage, inclinant la tête sur le côté comme un peintre évaluant la justesse du portrait qu'il vient de réaliser, il dit : « *Vous savez, toute histoire d'amour, quelle qu'elle soit, a sa grandeur, toute amourette, même la plus éphémère est une tragédie. Qui de ce fait, mérite d'être vécue. Plus d'un ne verrait dans mes propos que des généralités ou un tissu d'inepties mais, en la matière, chacun se croit toujours plus savant que son prochain et pourtant, malgré les romans et les films qui ne parlent que de ça, chacun y est toujours trompé...* ».

Il reposa peigne et ciseaux sur le plateau, enleva d'un geste théâtral la serviette qui enveloppait les épaules de la femme et lui demanda : « *Madame est-elle satisfaite ?* » L'on aurait été bien en peine alors de savoir si le « *oui c'est parfait, je vous remercie* » qu'elle proféra dans un murmure venait saluer le travail du coiffeur ou son conseil. La porte du Bel Hair se referma sur l'inconnue qui avant de partir pris soin de prendre rendez-vous pour le premier du mois suivant.